

La presse Jeunesse à l'épreuve des stéréotypes

Reportage à la rédaction d'*Astrapi*

PAR CHRISTOPHE PATRIS

Alors que le livre pour la jeunesse est l'œuvre de ses auteurs, un magazine est une œuvre collective produite par sa rédaction. En contact permanent avec ses lecteurs, celle-ci malaxe avec soin textes, illustrations, photos, somme de partis pris et de représentations. Au point de devenir un intéressant reflet de son temps, porté par des choix revendiqués. Rencontre avec Gwénaëlle Boulet et Stéphane Mattern, respectivement rédactrice en chef et directeur artistique d'*Astrapi*.

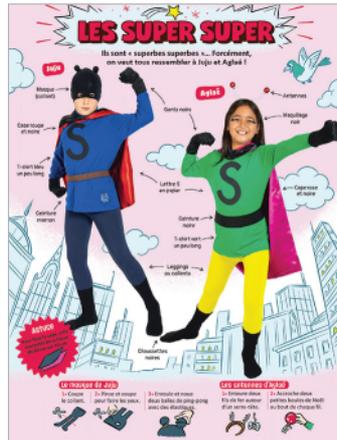


Séance de travail à la rédaction d'*Astrapi*. De gauche à droite: Stéphane Mattern (directeur artistique), Bénédicte Huet (secrétaire générale de la rédaction), Gwénaëlle Boulet (rédactrice en chef), Rémi Chaurand (rédacteur graphiste), D.R.





↑
N° 844, 15 septembre 2015.



↗
N° 937, 1^{er} décembre 2019.



Quand on parle de stéréotypes, on pense d'abord à la question « filles-garçons ». Astrapi n'est pas un magazine genré, il s'adresse tant aux garçons qu'aux filles. Comment cette question se pose-t-elle dans le travail quotidien de la rédaction ?

Gwénaëlle Boulet : Nous pensons qu'à l'âge de notre cible, les 7-11 ans, garçons et filles peuvent avoir des goûts semblables. Quel que soit leur sexe ils peuvent aimer la cuisine, faire du bricolage, être créatif ou sensible. Nous n'effaçons bien sûr pas le genre de nos héros récurrents, mais nous proposons peu de contenus qui se projetteraient exclusivement sur les filles ou sur les garçons.

Stéphane Mattern : Nous forcerons au contraire dans le sens qui est à l'opposé du stéréotype commun. En montrant une fille joueuse de rugby, par exemple.

Ce choix est-il récent ?

G.B. : Non, il est même historique : depuis quarante ans *Astrapi* a très peu bougé de sa ligne éditoriale. J'ai par exemple souvenir, en tant qu'ancienne abonnée, d'un numéro sur le fonctionnement du bicross. À l'époque déjà, c'était une petite fille qui le présentait ! Je n'ai jamais eu l'impression, enfant, qu'*Astrapi* m'enfermait dans un moule. Alors que j'étais un petit garçon manqué.

S.M. : Bien sûr, avec le recul, les stéréotypes doivent nous sembler plus marqués, ils sont le reflet d'une époque. Il en va de même pour la représentation de la diversité. Pour les séances photos, il

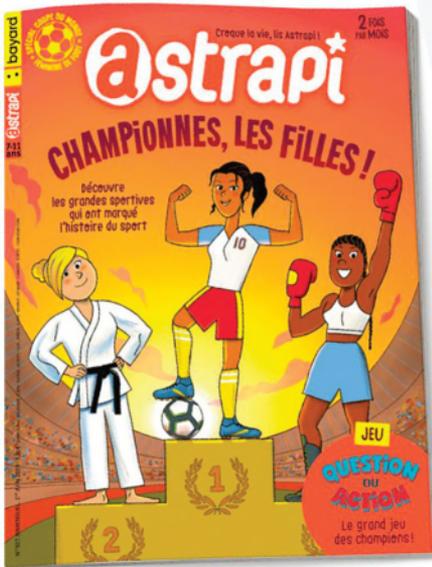
y a quarante ans, les équipes travaillaient beaucoup avec les connaissances de leur entourage, et la mixité était peut-être moins marquée. Encore aujourd'hui, nous représentons dans *Astrapi* ce que nous vivons et connaissons personnellement.

D'où l'importance de la composition de l'équipe de rédaction et de sa rédaction en chef.

S.M. : Oui, je pense qu'en arrivant à *Astrapi*, il y a cinq ans, Gwénaëlle a en quelque sorte officialisé la volonté d'aller à l'encontre des stéréotypes garçons-filles, et plus généralement de prendre garde à la représentation de la diversité.

G.B. : Le combat féministe gagne en visibilité. C'est une bonne chose, mais ça ne suffit pas. Il faut aussi déconstruire les stéréotypes masculins, car je ne crois pas à un féminisme qui se passe de l'évolution et du respect de la diversité des garçons. Il y a plein de petits garçons qui souffrent également de ce que l'on projette sur eux : être costaud, aimer le sport... Nous voulons que le lecteur puisse se sentir libre d'aimer ce qui lui plaît, même s'il s'agit de choses qui seraient a priori plutôt pour les filles.

S.M. : Il reste en effet un combat à mener de ce côté-là. Pour notre numéro sur les déguisements, nous avons déguisé des filles en robot, en zombie... et mis des collants à un garçon pour le côté super-héros. Nous voulions clairement désacraliser les rôles. Pour le déguisement de sirène, en revanche, nous avons préféré l'attribuer à une fille.



←
N° 927, 1^{er} juin 2019.
→
N° 858, 15 avril 2016.



Qu'est-ce qui vous a freiné ?

S.M. : Parfois nous nous posons des limites en fonction de la société dans laquelle nous nous inscrivons. Et dans ce cas précis, nous avons le sentiment qu'il aurait été un peu bête d'aller aussi loin.

G.B. : Il est très important de comprendre que ce type de dossiers trouve son équilibre dans son entièreté. Nous vivons à l'ère des réseaux sociaux, où chaque fragment du magazine peut être isolé. Si l'on isole l'image de la petite fille en sirène et qu'on la publie sur Internet, *Astrapi* apparaîtra comme sexiste et stéréotypé. Alors que le dossier dans son ensemble est complètement équilibré ! Un numéro d'été de 2018 nous a valu quelques remarques : nous avons fait une séance photo avec un garçon et une fille pour la couverture. On nous a reproché que le garçon soit représenté en sportif, avec une planche de surf, tandis que la fille minaudait derrière lui. Sur 50 couvertures pour lesquelles nous sommes très attentifs aux représentations de genres, il y en a une comme celle-ci. C'est bien sûr celle-là qui se fera épingler.

Donc ça, vous ne le referiez plus ?

S.M. : Nous serions en tout cas plus vigilants au moment de la prise de vue. Même si ce n'est pas un drame ! Nous ne devons pas non plus nous lais-

ser enfermer dans ce rôle d'aller forcément à l'encontre des stéréotypes. Si nous finissons par ne représenter que des filles volontaires, dynamiques, nous tombons dans une autre forme d'enfermement, dans un type de ce que la société voudrait projeter sur les filles. Il faut regarder *Astrapi* dans son ensemble, même si l'ensemble, sur les réseaux sociaux, ça n'existe plus.

Le héros miroir du magazine, Lulu, est une fille. N'est-ce pas un frein pour l'identification des garçons ?

G.B. : Nous n'avons jamais reçu de plainte, alors que notre lectorat est composé à 50 % de garçons. Nous croyons vraiment qu'une héroïne fille peut être le miroir d'un garçon. C'est dans la culture de Bayard Presse. Souvenez-vous de Mimi Cracra.

S.M. : Depuis 20 ans il y a ce cliché dans l'édition jeunesse qui veut que si un livre ou un magazine est genré « filles » les garçons ne le liront pas, alors que s'il est genré « garçons », les filles le liront. Il vaudrait donc mieux genrer « garçon » pour être sûr que tous les enfants le lisent. Avec Lulu, nous essayons de rééduquer le regard de nos lecteurs, pour faire taire les clichés.

G.B. : Il n'y a d'ailleurs pas que la représentation des sexes qui permet de lutter contre les stéréotypes habituels. Il est aussi important de les trai-



←
N°872, 15 décembre 2016.

→
N°890, 15 octobre 2017.



ter comme sujet. Nous avons par exemple publié un numéro valorisant le sport féminin. C'est l'un des avantages de la presse jeunesse. Un livre repose sur un achat coup de cœur. On ne peut pas forcer un petit garçon qui ne veut pas lire un livre sur lequel il y a une fille en couverture. Alors que nous, il s'est abonné pour un an, il nous recevra de toute façon dans sa boîte aux lettres!

Comment se pose la question de la diversité sociale à Astrapi ?

G.B. : Aujourd'hui l'objectif d'Astrapi est d'avoir le lectorat le plus divers possible et de parler à tout le monde. Nous devons donc représenter cette mixité dans nos pages, tout en déjouant les stéréotypes. Plus que de faire de grands discours sur le racisme, nous essayons de banaliser le plus possible la diversité.

S.M. : Mettre des gens de toutes les couleurs, ce n'est pas le sujet. En montrant une petite asiatique en couverture d'un numéro sur l'alimentation ou un garçon noir en Une de notre numéro sur la magie, nous voulons que le lecteur ne se dise pas : « Ah, un petit Noir », mais plutôt : « Chouette, un numéro sur la magie ! ».

G.B. : À chaque prise de vue, on s'interroge : est-ce que là on ne pourrait pas prendre un gamin un peu plus typé ? Pour notre numéro sur les Gaulois,

nous nous sommes amusés à confronter le Gaulois à une petite fille noire. Il est d'ailleurs intéressant de noter que l'enfant n'aura généralement pas le même regard que l'adulte : je ne pense pas qu'un enfant se dira « tiens, une petite fille noire avec un ancêtre Gaulois ». Alors que l'adulte, si.

La représentation de la diversité passe également par le dessin, avec la bande de copains de Lulu. Est-ce que l'image du groupe facilite la représentation de la mixité ?

S.M. : Oui. Nous montrons très facilement un enfant seul, qu'il soit blanc, noir, asiatique, roux... Mais lorsque nous les représentons en groupe, il y aura toujours une représentation de la diversité, avec deux ou trois origines différentes.

G.B. : Toute la petite bande de Lulu permet de jouer sur la diversité et sur l'attribution de rôles. Il y a le garçon un peu mal dégrossi, une héroïne un peu plus fifille... Bien sûr, parfois nous forçons le trait. Lulu joue toujours avec des filles ET des garçons. Je ne suis pas sûre que cela se passe toujours comme cela, mais nous voulons croire que c'est possible, parce qu'en se disant que c'est possible, on se l'autorise un peu plus. Nous assumons donc certains choix de situations qui s'éloignent de la réalité.



↑
La bande de copains de Lulu.
N° 931, 1^{er} septembre 2019.

Il y a aussi Ling, qui est typée asiatique, et Mansour qui est d'origine arabe. Ces héros ont-ils été créés avant que vous arriviez à Astrapi?

S.M. : Oui, mais nous pouvons jouer avec eux comme nous le voulons. Les lecteurs d'il y a dix ans ne sont pas les mêmes que ceux d'aujourd'hui, donc les héros peuvent évoluer un peu. Dans un dossier Lulu sera garçon manqué, alors que dans un autre elle pourra avoir envie de se maquiller.

G.B. : Nos héros ont globalement des typologies, mais ce sont avant tout des personnages alibi. Lorsque pour une histoire nous utilisons le personnage de Ling, nous aurions tout aussi bien pu mettre quelqu'un d'autre. Qu'elle soit asiatique ne sera jamais le sujet de nos histoires. La grande victoire, pour nous, c'est de pouvoir interchanger les personnages dans les sujets.

Le numéro de rentrée présente la bande de Lulu au complet. On sent que rien n'est laissé au hasard : Ling qui a un ballon de foot, Mansour qui porte des lunettes...

S.M. : Pourquoi, ça fait quoi les lunettes?

Ça peut faire intello !

G.B. : Mansour a été créé comme ça, nous avons hérité de sa typologie. Le ballon en revanche, c'est tout à fait volontaire. Plutôt que d'utiliser un personnage sportif, masculin et un peu costaud, nous avons choisi la plus jeune de la troupe, là aussi pour casser les codes. Ça n'a l'air de rien, mais c'est une couverture assez difficile à réaliser.

Il faut créer le bon équilibre, sans ne faire que du stéréotype inversé...

S.M. : Mais attention, nous mettons également des ballons dans les pieds des garçons !

Est-ce que la diversité présentée dans Astrapi correspond au profil de ses abonnés?

S.M. : Il faut être réaliste, le coût de l'abonnement à Astrapi étant élevé¹, le magazine est surtout présent chez les enfants de catégories socio-professionnelles supérieures. Même s'il nous est impossible de nous représenter la diversité du lectorat des bibliothèques, qui s'ajoute à celui de nos abonnés.

G.B. : À notre arrivée il y a cinq ans, on nous a demandé de faire une nouvelle formule. Nous avons décidé de plus mettre en scène nos lecteurs, de leur donner la parole. Nous allons en Seine-Saint-Denis, en milieu rural, afin de réaliser des « pour ou contre », nous leur faisons tester des objets...

S.M. : Chaque année nous organisons l'Astrapi Académie, qui permet de valoriser la créativité de nos lecteurs en les mettant en couverture. Sur plus de 800 projets reçus, tous sont portés par des enfants blancs. Ce que nous mettons dans le magazine n'est donc pas un pur miroir de notre lectorat. Il dit en revanche quelque chose sur ce vers quoi nous voudrions aller.

G.B. : Ce qui est intéressant, c'est que dans notre Astrapi Académie, nous ne recevons pas de vidéos de filles girly, de garçons hyper sportifs, etc. Finalement, ce qu'ils nous montrent d'eux correspond à la philosophie du magazine que nous portons.

Quelle représentation de la famille Astrapi propose-t-il?

G.B. : Lulu représente la classe moyenne, avec des parents très présents, toujours dans le dialogue... C'est un milieu privilégié. Mais le quotidien des enfants à qui nous nous adressons nous est assez inconnu, au fond. Certains peuvent vivre des choses difficiles, même s'il y a de l'argent à la maison, et inversement. Nous essayons de nous adresser à tous ces enfants-là dans leur individualité.

S.M. : Dans certains dossiers, nous représentons des familles recomposées ou multiculturelles. Le cap que nous n'avons pas encore franchi, c'est l'homoparentalité. Nous avons même fini par nous

autocensurer lorsque nous avons publié le livret contre les violences sexuelles, l'an dernier : l'illustratrice avait pris la liberté, dans une histoire, de créer une famille avec deux mamans. Si nous l'avons censuré, c'est uniquement parce que ce n'était pas le sujet du livret. Il fallait être clair sur ce que nous voulions dire. Il est probable que nous parlerons un jour des familles homoparentales, parce que c'est aussi la réalité de nos lecteurs. Mais nous sommes dans le groupe Bayard, et nous devons composer avec notre maison-mère², pour laquelle ce n'est pas encore tout à fait dans les codes.

Il vous reste donc encore quelques stéréotypes à démonter dans *Astrapi*, aujourd'hui ?

G.B. : Je pense que nous sommes bons sur l'égalité fille-garçon et sur la diversité. Là où nous pouvons encore nous tromper, c'est sur les préjugés sociaux. Nous avons travaillé sur un sujet où des habitants décidaient de nettoyer leur cité. Dans un dessin, l'illustrateur avait représenté deux petits gars en casquette. C'est un tout petit dessin, mais isolé et partagé sur Internet, ce serait malvenu. C'est typiquement le genre de maladresse que nous cherchons à éviter.

S.M. : Une de nos préoccupations aujourd'hui est de mieux représenter le handicap. Comment l'insérer dans nos prises de vue ? Comment le banaliser pour ne pas le transformer en un sujet sur le handicap ?

Est-ce qu'*Astrapi* est un magazine militant ?

G.B. : Bien sûr ! Mais nous ne sommes pas militants pour être militants. Ce pour quoi nous militons, ce sont les enfants. C'est donc moins une affaire de causes à défendre que d'être le magazine de tous les enfants. Ce n'est pas le rôle d'*Astrapi* d'être le défenseur des familles homoparentales, mais si c'est la réalité des enfants, nous l'intégrons dans notre cause. L'un des derniers dossiers qui ait posé problème aux yeux de certains parents, c'était sur « comment on fait les bébés »³. Parler de la pilule contraceptive dans *Astrapi*, c'est accepter de passer une semaine entière à ensuite répondre au téléphone. Je suis persuadé que parler de sexualité était moins tabou il y a vingt ans. Mais nous ne nous priverons pas de recommencer pour autant.



↑
N°840, 15 juin 2015.

S.M. : Si on y réfléchit, un stéréotype, c'est une représentation, une mise en scène de la société non pas telle qu'elle existe aujourd'hui, mais comme elle était il y a cinquante ans. Il y a un décalage constant. Notre but, c'est d'être au moins raccord avec la société telle qu'elle est aujourd'hui, et de ne plus véhiculer de vieux schémas qui n'ont plus lieu d'être. ●

Entretien réalisé le 10 octobre 2019

1. Un abonnement de base à *Astrapi* coûte 105 € par an.
2. Le groupe Bayard appartient depuis ses origines à la congrégation des Augustins de l'Assomption.
3. *Astrapi*, n° 824, 15 octobre 2014.